

La mission

Une grande salle blanche... Une lumière irréaliste surgit du haut plafond, lui aussi d'un blanc éclatant. Encastrée dans une des parois, une porte. Blanche. Petite. Presque invisible. Au bout opposé de la salle, un trône. Sur le trône, Lui.

Il est assis nonchalamment, accoudé, l'air pensif. On toque à la porte. Le son résonne un moment dans la salle, puis Il ordonne d'une voix sortie du fond des âges:

-Entrez!

Une petit homme à barbe blanche, au dos courbé et des dossiers à la main entre, tandis qu'Il se redresse. -Bonne éternité, Pierre! Mon ami, il me semble que cela fait des siècles que je ne vous ai point vu!

-Bonne éternité, Seigneur. En effet, cela doit bien faire quelques millénaires que nous ne nous sommes pas croisés. J'espère ne pas avoir troublé Votre sainte méditation.

-Bien sûr que non, voyons! Tu sais bien que tu ne me déranges jamais, mon bon Pierre! Mais quel cataclysme galactique me vaut-il le plaisir de ta présence?

Sans mot dire, Pierre saisit ses dossiers, y fourrage un instant et en sort une feuille.

-Nos services ont détecté une faille temporelle d'ordre historique dans les secteur C562.

-C562? Hmm... C'est quoi ça, déjà? Les Zabrovskndj?

-Non, Seigneur. L'Humanité.

-Encore eux! Degré de gravité?

Pierre jette un oeil sur ses dossiers, puis reprend d'une voix inquiète:

-6, Seigneur.

-Oh... Eh bien, tout cela est fort peu brillant... Mais ne sont-ils pas en bout de course de toute façon?

-Oui, Seigneur, leur fin ,s-t prévue pour bientôt, mais les servicesdu Destin ne vont pas être contents si nous n'intervenons pas au plus pressé.

-Hmm... Pourquoi ne pas envoyer mon fiston régler tout ça? Je me souviens qu'il est assez fort pour embrigader les foules.

-C'est qu'il ne veut plus y retourner depuis qu'il s'y est fait trouer pieds et mains.

-Ah, oui! Héhé, triste épisode n'est-ce-pas? Hum, bien. Mais alors que faire mon bon Pierre?

Avez-vous une idée?

-Hmm...

Pierre se tripote la barbe, les sourcils froncés.

-Nous pourrions utiliser l'un des leurs comme intermédiaire de votre volonté, si nous trouvons la personne adéquate...

-Excellente idée, mon bon Pierre Cela me rappelle ce bon vieux Noé tout ça... Bien. Je vous laisse vous occuper de tout, vous avez carte blanche, d'accord, mon bon Pierre?

-D'accord, Seigneur. Seigneur?

-Oui, mon bon Pierre?

-Pourriez-vous arrêter de m'appeler "mon bon Pierre", s'il vous plait?

-hem, oui, naturellement, mon bon ... euh Bref, vous pouvez disposer!

-Merci, Seigneur.

* * *

A première vue, Vladimir Namovic était quelqu'un de plutôt normal: trentenaire depuis peu, grand sans pour autant devoir regarder ses interlocuteurs de haut, musclé sans être imposant, mince sans

être maigre et beau dans les sens où il n'était pas laid. Mais à le regarder de plus près, on distinguait certaines caractéristiques peu communes: une mâchoire carrée ainsi que des traits slaves qu'il avait hérités de tous ses ancêtres. Ceux-ci avaient immigré en Suisse lors de la guerre froide, cherchant à fuir le communisme pendant qu'il était encore temps.

Ainsi, le petit Vladimir naquit en l'an 2007, écouta des adultes (principalement ses parents) pendant toute son enfance, se rebella contre ceux-là même et contre à peu près tout ce qu'on lui avait inculqué pendant son adolescence, puis s'embourgeoisa pendant le reste de son existence, ayant profité des ses médiocres études de droit pour devenir un non moins médiocre avocat.

Arrivé à ce stade de son existence, il ne savait pas franchement pourquoi, mais il avait décidé de mettre fin à ses jours. Peut-être que sa fraîche rupture amoureuse n'y était pas étrangère, dans la mesure où se faire larguer comme une vieille chaussette peut être appelé rupture. Peut-être aussi avait-il été brisé par la mort de ses parents dans un accident de voiture survenu la veille, mais cela paraît moins probable quand on connaît la relation qu'ils entretenaient: il les détestait pour avoir essayé de le rendre à leur image et les haïssait pour y avoir réussi. Mais les aimait bien quand même parce qu'après tout, c'étaient ses parents, et les parents, on a beau faire, ça reste des parents. Toujours est-il qu'en ce beau jour pluvieux d'avril, Vladimir Namovic avait décidé de se suicider. Il ne lui restait plus qu'à déterminer comment.

La fenêtre? Trop théâtral à son goût. "Se trancher les veines?", pensa-t-il, "Pratique, mais pas très propre. Le sang, on s'en met vite partout et ça part pas facilement au lavage. Une bonne dose de médicaments mortelle à souhait, alors? Pas mauvaise idée. Une peu glauque, mais le côté mystérieux a son charme. Et puis c'est comme ça que font les stars, après tout." Vladimir se dirigea vers sa pharmacie, y retira de puissants somnifères dont il ne prenait habituellement qu'un seul comprimé, et les avala tous. Puis il prit quelques bouchées d'autres trucs, pour être bien sûr. Peu après, il mourut.

* * *

Le soleil emplissait le ciel de ses rayons dont aucun nuage n'altérait la pureté et la lumière était si puissante que l'air en était empli au point qu'il était facile d'apercevoir les amas de poussière en suspension. Partout, des gravats, des débris, jonchaient le sol comme après le passage d'une tempête. Ça et là reposaient des objets insolites tel une poupée à laquelle il manquait un membre, des roues de vélo, des parapluies déchiquetés, et même un lit, tranché en deux, inutilisable, mais qui était encore chaud il y a peu de temps...

Tout cela rappelait, comme un pied-de-nez à la destruction, que des gens avaient vécu leur routine ici, que des vélos avaient parcouru ces rues maintenant dévastées, et peut-être que la poupée avait eu un nom, autrefois.

Au milieu de tout cela, allongé sur un tas de débris qui avait été une maison, se trouvait Vladimir Namovic. Reprenant péniblement conscience, les brumes de son esprit se dissipèrent peu à peu. Le corps encore endolori, il se leva, comme dans un rêve. Après quelques grognements pour la forme, il se mit à réfléchir. Que faisait-il donc ici? Il devait être mort! Était-ce donc le paradis, ou l'enfer? Il repoussa très vite ses suppositions. Quelque chose en lui le titillait, comme lorsque l'on sait que l'on doit faire quelque chose, mais que l'on ne se rappelle plus quoi. Il fouilla dans ses souvenirs toujours très flous, cherchant ce qui avait bien pu lui arriver après sa mort, ou du moins ce qu'il avait cru être sa mort.

Une effluve de souvenir, qu'il ne parvenait pourtant pas à saisir, vint frôler sa mémoire.

On lui avait confié une mission. Il se souvenait à présent.

Une mission de haute importance, qu'il allait accomplir par tous les moyens, même s'il ne savait pas en quoi elle consistait. Étrangement rasséréné par cette idée et le fait d'avoir un but (si c'en était un), il se sentit envahi d'une grande insouciance et décida de marcher le long des allées de gravats. "Si je

suis fou, la folie est bien agréable." se dit-il. Au fond de lui, il savait ce qu'il avait à faire tout en l'ignorant complètement lorsqu'il essayait de le deviner.

Heureux de sa lucide folie, il déambula dans les rues démolies, qui elles, si elles l'avaient pu, auraient pleuré de toutes leurs larmes.

Ce n'est que lorsqu'il remarqua de quoi il était vêtu qu'il commença à s'inquiéter quelque peu: Il portait de longues bottes de cuir noires, auxquelles il n'avait pourtant porté aucune attention auparavant, mais, bien plus étrange, il était habillé d'un élégant uniforme gris-vert qu'il reconnut avec horreur comme celui d'un 5.5. en apercevant un brassard sur lequel était dessiné la croix gammée à son bras gauche. Jusque là il n'en avait vu que dans des films relatant des épisodes de la Seconde Guerre mondiale. Sauf que cette fois, il avait la curieuse impression d'être un acteur d'un de ces films et de s'y être fait attribuer le plus mauvais rôle.

Il pensa à retirer ces vêtements qui lui répugnaient, mais n'avait aucune envie de devoir se balader nu au milieu d'une ville en ruine. Et une petite voix lui soufflait qu'il fallait les garder, qu'ils seraient utiles plus tard...

Mais son attention fut bientôt détournée par quelque chose de bien plus intrigant: outre le fait que les bâtiments commençaient à paraître de moins en moins délabrés, il entendait une sorte de rumeur au loin, des sortes de cris, comme le grondement d'un orage... Il se dirigea vers la source de tout ce bruit, accélérant le pas, ne regardant même plus où il marchait.

Bientôt s'offrit à lui la vue de ce qui avait été une grande place pavée et qui avait dû être autrefois décorée de fontaines, certains bassins persistant encore comme les emblèmes d'une prospérité passée. Au milieu de cette place, une petite foule de gens se tenait, civils comme militaires, tous l'air fatigué et

les yeux cernés. Vladimir ne parvenait pas à voir se qui les captivait et hésitait à s'y rendre, lorsque de grosses mains s'emparèrent de ses épaules et le firent avancer. Il se retourna, apeuré, et vit une petite troupe de soldats, tous vêtus d'uniformes allemands, dont un qui devait avoir à peu près le même grade que lui: celui qui l'avait agrippé.

"Viens, allons le voir de plus près." lui dit l'officier en allemand (langue que Vladimir maîtrisait sans trop de problèmes), d'un ton bourru mais amical. Vladimir perçut au fond des yeux rougis par la poussière du S.S. comme une lueur de tristesse pointant derrière une couche d'indifférence.

Mais il n'eut pas le temps de s'y attarder, car les soldats se fondaient déjà dans la foule, l'emmenant avec eux à la façon d'un fleuve emportant implacablement un tronc dans sa fusion avec la mer.

Arrivé au premier rang des spectateurs, Vladimir Namovic fut frappé de stupeur: devant lui, à quelques mètres seulement, sur une sorte de piédestal, se trouvait en chair et en os Adolf Hitler, l'homme responsable de la mort de plus de six millions d'êtres humains, tous des hommes avant d'être juifs, tziganes, homosexuels ou tout simplement opposants à son régime.

Vladimir le savait, connaissait depuis son enfance l'histoire de ces millions de vies détruites, des ces bonheurs déchirés, de ces droits bafoués.

Et pourtant, il commit ce jour-là l'acte dont il eut le plus honte de toute son existence: lorsque le Führer eut achevé de cracher son discours au micro, tout l'auditoire, tous ces hommes soudainement pris de fanatisme levèrent leur bras et hurlèrent un bestial: "HEIL HITLER!", toutes traces de fatigue disparues, les yeux emplis d'une allégresse effrayante, renvoyant à l'état de chimères leur dos courbés, leurs cernes et leur misère pourtant due à l'homme même qu'ils adulaient. Mais le pire fut que Vladimir Namovic, homme moderne, intellectuel et abhorrant toute forme de nazisme, fascisme ou autres doctrines extrémistes, leva avec force, presque conviction, son bras et gueula lui aussi un tonitruant "Heu Hitler!", comme emporté par une magie invincible.

Puis, le Führer s'en alla escorté de quelques soldats, tandis que, le charme rompu, la foule se dispersa, chacun ayant l'air d'avoir un rôle bien précis. Seul Vladimir resta, pantelant, n'arrivant pas à croire qu'il avait fait preuve d'une telle lâcheté, anéanti par la conscience qu'en pareille situation à nouveau

il ne pourrait résister à cette incroyable exaltation. L'union fait la force, certes, mais pas l'intelligence. Mais au moins, Vladimir avait compris maintenant. Aussi bizarre que cela puisse paraître, Il se trouvait dans les ruines de Berlin, en avril 1945.

Ne sachant où aller, il s'éloigna de la place imprimée dans son esprit comme le symbole de sa pusillanimité et erra sans but à travers la ville remplie de fantômes. Tandis que le soleil finissait d'amorcer sa descente et qu'il marchait le long d'une rue silencieuse, il perçut un son qu'il n'avait jamais entendu en vrai mais qu'il reconnut immédiatement: des mitraillettes crachaient leur mort non loin d'ici. Son cœur se mit à augmenter la cadence de ses battements et il se sentit envahi d'une sorte d'excitation se propageant d'un bout à l'autre de son corps. Il se dirigea fébrilement en direction du bruit des balles. Le bruit se transforma bientôt en vacarme. Il parvint rapidement à un carrefour donnant sur une rue qui était obstruée par une barricade dérisoire faite de débris, derrière laquelle se tenaient trois soldats allemands autour d'une mitrailleuse. Vladimir alla les rejoindre et ils l'ignorèrent totalement après avoir vu son uniforme d'officier et lui avoir adressé un rapide salut, restant concentrés sur leur mitrailleuse. Vladimir jeta un oeil avec prudence par dessus la barricade pour voir la cible des tirs allemands et distingua furtivement un tank explosé aux couleurs soviétiques, entouré d'étincelles. Il ne pensa même pas à ordonner aux soldats de cesser le feu, paralysé non pas par la peur mais par l'in vraisemblance de la situation dans laquelle il se trouvait. Il ferma les yeux, rêvant d'être une autruche et de pouvoir enfoncer sa tête dans le sable mais une idée aussi ridicule lui fit relever ses paupières. Soudainement les trois Allemand déguerpirent à toute vitesse, des jurons à la bouche. Vladimir regarda ce qui les avait fuir et vit à une trentaine de mètres de lui une quantité de soldats russes chargeant et prêts à balayer les vains efforts des soldats nazis d'ériger une défense. Alors Vladimir Namovic, pris d'une frayeur grandissime, se mit à courir plus vite qu'il ne l'avait jamais fait, ne se retournant pas une seule fois, préférant ne pas perdre les Allemands de vue. Essoufflé, il finit par arriver à un endroit de conception étrange: la rue s'élargissait tout d'un coup et formait une sorte de petite place ovale. Tout autour, cachés derrière des gravats ou perchés à des fenêtres, une dizaine de militaires allemands et de civils armés.

Vladimir comprit vite qu'il avait à faire à une tentative de résistance désespérée. Il rejoignit un jeune homme à l'air stoïque derrière un mur à moitié effondré et s'efforça de retrouver son calme. A cet instant s'insinua dans son esprit un doute horrible, surgi d'une vieille histoire qu'on lui avait racontée: son arrière grand-père, dont il ne savait presque rien, serait mort en 1945 alors qu'il faisait partie d'un commando russe, mais on ignorait où exactement. Vladimir se sentit défaillir. Le destin lui aurait-il joué un tour pareillement cruel? Il espérait de tout son cœur que ce ne soit pas le cas. Une vague d'amertume lui monta à la gorge et le fit enrager. Mais il dut se calmer car des bruit de pas commençaient à poindre bout de l'allée. Sans un bruit, tous les embusqués disparurent, les uns derrière un mur, les autres planqués sous des décombres. Une atmosphère de mort régna, son cœur s'emballa à nouveau: les Russes, en colonne, arrivaient à proximité de l'élargissement de la rue où se cachaient les Allemands et lui-même. Ils marchaient lentement, attentifs au moindre bruit, remplis de méfiance, aux aguets. A ce moment de son existence, Vladimir Namovic savait exactement ce qu'il avait à faire. Il devait empêcher ce qui allait arriver. Des tremblements mesquins et incontrôlables envahirent son corps, qui fut secoué comme un fétu de paille. Il poussait des gémissements inaudibles, terrifié, abandonnant tout contrôle de lui-même. Mais bientôt, surgissant du fond de lui, une vague d'orgueil le submergea, il se vit lui-même se hurler qu'il n'était pas une loque pareille, qu'il devait se reprendre. Alors une colère sourde tel qu'il n'en avait jamais connu succéda à l'orgueil. Il aurait pu la laisser l'envahir comme le destin l'avait prévu, et réussir sa mission, mais il la repoussa de tout son esprit, opposant sa lucidité froide à sa rage comme un phare tenant bon, immobile, face à un ouragan déchaîné.

Il ressentit un grand calme, et même plus que du calme, de la sérénité. Après cette victoire sur ce qui aurait dû être, méprisant toutes ses émotions égocentriques, il savoura la plénitude du sentiment de liberté incommensurable qu'il éprouvait, sortit de sa cachette et vint se placer au milieu de la rue avec un air de défi, entouré de la stupéfaction de tous. Il ne sentirait même pas les balles déchirer sa chair.

Après un moment où le temps s'arrêta et qui pourtant sembla durer une éternité, les soldats russes, dont un certain Grigor Namovic, firent feu sur l'officier S.S. qui se tenait tel un dément au milieu de la rue. L'homme tomba à genoux, recouvert de sang, les yeux dans un autre monde. Puis son cadavre s'affala sur les pavés. Le reste de la fusillade se passa très rapidement. Les Allemands furent exterminés. Les Russes n'eurent à souffrir aucune perte.

* * *

Vladimir se trouvait dans une grande salle blanche au plafond lumineux. Face à lui, Celui dont il n'arrivait pas à distinguer les traits mais dont il sentait la présence immense. Du haut de son trône, Il lui dit des mots qui n'appartenaient à aucune langue mais dont il saisit le sens: *"Tu as bien agi. Si tu as un désir, parle et je t'exaucerai."*

Vladimir sourit.

* * *

L'air est pur et glacial. Autour de la petite église, des voitures cherchent désespérément où se parquer. L'église est bondée. Tous sont vêtus de noir. Des vieilles femmes pleurent à chaudes larmes et à grands renfort de mouchoirs, ravies. Non loin, sur un des bancs rustiques, une femme tente de calmer en prenant dans ses bras un enfant qui pleure en hurlant qu'il s'ennuie et qu'on lui avait dit que ce serait très rapide. Le fait que celui qu'on va inhumer se soit suicidé fait beaucoup jaser, surtout qu'il était encore jeune: l'enterrement a beaucoup de succès. A la fin du discours du curé (que celui-ci trouva particulièrement réussi ce jour-là), les gens font silence et se recueillent. Quand soudain, faisant taire tous les toussotements, un drôle de bruit sort du cercueil, comme si on le griffait de l'intérieur. Puis le couvercle s'ouvre. Là, tandis que les vieilles femmes s'évanouissent et que l'enfant laisse échapper un rire, Vladimir Namovic redresse son buste dépassant du cercueil et un grand sourire s'affiche sur son visage.

* * *

Léonard Dolivo